La ville à la campagne

Autor(en): **Constantin-Weyer, Maurice**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat**

Band (Jahr): **16 (1943)**

Heft 3-4

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-122049

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

La ville à la campagne

Nous avons le plaisir de reproduire, ci-dessous, l'article de M. Maurice Constantin-Weyer, *La ville à la campagne*, paru dans une collection publiée sous la direction de M. Robert Fabre-Luce et qui a pour titre : *Urbanisme d'aujourd'hui*, Editions Sequana, Paris.
Cet article décrit les besoins éprouvés par les Français au lendemain de leur défaite, besoins qui ne manqueront pas de modifier les conceptions existantes et qui cadrent d'une façon saisissante avec le sommaire de ce numéro.

Quels que soient les reproches que mérite notre époque, il en est un qu'on ne saura lui faire : celui d'avoir, en architecture, copié les siècles précédents. Cependant, il ne suffit pas d'édifier des maisons mieux proportionnées aux besoins modernes. Il faut encore répartir les logements ailleurs que dans des agglomérations malsaines, privées d'air et de lumière. La grande ville, telle que nous la connaissons, est une monstruosité.
C'est dans la banlieue de Berlin que m'apparut, pour la première fois, voici quelques années, ce que je crois être la première réalisation de l'urbanisme futur : la ville à la campagne, ou, si vous le voulez, en pleine forêt.
Il convient de noter en passant que Berlin est situé au milieu d'une immense forêt, jadis marécageuse, aujourd'hui encore trouée de beaux étangs, dont le Wannsee est le plus connu des touristes. Cette forêt s'appelle le Spreewald, et c'est en son sein même que s'élève le nouveau Berlin, dont le dessin remonte, je crois, à 1928.
Ici, plus de rues. Plus de maisons collées les unes contre les autres. Plus d'étouffement. En plein bois, séparés les uns des autres par cinquante ou cent mètres de pelouses et d'arbres, capricieusement placés, du moins en apparence, de larges édifices, de hauteur moyenne — trois ou quatre étages — de vingt à quarante mètres de longueur, pourvus, aux étages, d'appartements ingénieusement combinés, tous bien éclairés et ensoleillés, au rez-de-chaussée de garages et de boutiques. L'immeuble suffit à faire vivre moyennement épicerie, boucherie, crémerie. C'est, en quelque sorte, la conception du hameau. Ajoutez à cela de larges avenues qui serpentent dans la forêt, avec des pistes cyclables, des transports en commun. Un ensemble beau, riant, lumineux et aéré.
Berlin n'est pas la seule ville qui ait cherché ce genre de réalisation. Je crois que c'est la première en Europe, et, en tout cas, celle qui l'a fait sur la plus grande échelle. Mais j'ai le souvenir de quelques immeubles de ce genre à Genève.
Une loi qui n'a jamais été respectée interdit, en France, depuis une douzaine d'années, de construire des maisons ou des appartements dont les chambres d'habitation ont moins de trente-deux mètres cubes ; mais même trente-deux mètres cubes, c'est assez peu. Vous me direz, et avec raison, que la pauvreté moderne et les charges du chauffage sont lourdes aux habitants d'immeubles spacieux. Je crois assez volontiers que le cube d'air a moins d'importance si l'on transporte la ville à la campagne, ainsi que l'a fait le nouveau Berlin. Regrettons, en passant, que l'exiguïté des logements actuels soit la mort de la collection de tableaux et de gravures, de la bibliothèque et, aussi, du mobilier. Dans l'intérêt de la vie intellectuelle du pays, il faudrait remédier à cela. La mise en valeur de nos ressources hydrauliques, qui sont considérables, nous permettrait vraisemblablement d'adopter un chauffage électrique à bon marché, quand les conditions de la vie seront redevenues normales.
Il serait fâcheux que la France copiât purement et simplement Berlin, sans faire un effort de création. Le style architectural est déterminé par une foule de considérations impérieusement dictées par le climat et la manière de vivre. Les provinces où il neige et pleut beaucoup réclament ces toits à grande pente, qui confèrent une telle beauté aux maisons bourguignonnes, par exemple. Les pays de vent veulent des toits plats. Il n'est guère que la Côte-d'Azur, en France, assez sèche pour tolérer la terrasse. La sagesse et l'art s'accordent pour que toute création architecturale se relie par quelque côté à l'effort ancestral. N'oublions pas que l'homme n'est qu'un maillon de la chaîne qui relie ses ancêtres et ses descendants. Ne rompons pas brutalement cette chaîne, sous le prétexte de créer. Rappelons-nous l'admirable effort de Lyautey au Maroc et le respect magnifique d'une unité qui a autant d'importance en architecture que partout ailleurs.
Transporter la ville à la campagne, cela nous délivrera de la hideur des banlieues françaises — peut-être, hélas ! les plus laides de toutes ! Songez à ces lotissements minables. Quelle belle chose on eût pu, on eût dû faire de Sainte-Geneviève-des-Bois ! Et quelle laideur, quelle pauvreté dans la réalisation. Manque de discipline. L'urbanisme exige une haute discipline. Livré à lui-même, le Français moyen construit des taudis.
Imaginez la beauté de cette ville à la campagne. La beauté des Champs-Elysées, qui est réelle, n'est pas faite de ses maisons, qui sont laides. Elle est faite des arbres et de la perspective. Analysez : un fond de lumière et d'air. Des maisons harmonieuses au milieu de pelouses et de bosquets, avec quelques fleurs devant les édifices. Des terrains de sports. Des écoles où un vaste jardin potager et fruitier permettrait au maître d'enseigner à ses élèves l'art du jardinier et leur donnerait, comme récompense, une part aux légumes et aux fruits.
La conquête la plus précieuse que puisse faire l'homme n'est pas le cheval, comme le veut Buffon. C'est la Joie. La Joie, avec une majuscule. Quelle joie voulez-vous qu'ait l'homme dans un taudis, dans des rues sombres, sales, étouffantes, empestées ? Avoir pour tout horizon à six mètres de nous la fenêtre de la voisine, en train d'éplucher ses oignons ! Comment voulez-vous que le peuple des villes sourie ! Il cherche ailleurs une évasion. Et les voies qui s'ouvrent à lui sont pleines de tristesse et de laideur. Il y a un culte de la Beauté, qu'il faut observer, parce que la Beauté est aussi indispensable à l'humanité que le pain.

Maurice CONSTANTIN-WEYER.